

la mort-marraine au théâtre am stram gram

Une belle mort

Ce conte d'Anne Quesemand, riche de métaphores éloquentes et de savoureux personnages, évoque de manière lucide et positive la finitude de la vie : dans la mise en scène de Philippe Morand à Am Stram Gram, la Mort est une éducatrice aussi pleine de superbe que d'humanité, qui apprend aux enfants à apprendre aux parents à regarder la vie en face... Critique.

A la base, c'est un conte des frères Grimm avec les ingrédients classiques du genre, mais surtout la particularité de démystifier le spectre de la mort en démontrant son universalité et donc sa justice. Personnification féminine, la Mort y est choisie pour marraine d'un enfant dont le père cordonnier n'a pu se consoler de la perte de sa femme. Elle élève le garçon, en fait un grand médecin qui pourra enfin opposer une certaine résistance à son monopole sur les vies. La fragilité de la vie est bien entendu expérimentée de manière directe par le filleul, qui collabore avec la Directrice des destinées humaines dans l'établissement de ses pronostics. Pourtant, lorsque lui-même s'y voit confronté, il ne manque pas de se révolter contre cet impondérable dur à digérer...

Rendre accessible la mort, sans effrayer

« Tu viens avec moi voir une pièce sur la mort ? » Vous ne poserez pas forcément la question ainsi à vos bambins. En effet, le conte est beau, mais le rendre accessible à des enfants peut sembler risqué. Que nenni ! La centaine de spectateurs, majoritairement aux antipodes de leur mort d'ailleurs (la pièce est conseillée à partir de sept ans), que la comédienne Heidi Kipfer entraîne dans sa narration incarnée, semble absorbée durant tout le spectacle. Pas un cri, pas un pleur et (presque) pas une question angoissée ne s'élèvent des gradins, judicieusement situés par le scénographe Gilles Lambert sur la scène même, autour d'une arène de jeu aux dimensions réduites, propice à la confiance.

Le succès du spectacle, qui fait passer de manière optimale non seulement la beauté de l'histoire mais aussi toute la subtilité du message philosophique, est dû en premier lieu à la réécriture du conte par l'écrivaine Anne Quesemand. À son amour du verbe d'abord : jeux de mots, trouvailles juteuses, riches de sens, émaillent le texte. Le docteur Amor évoque autant Folamour que l'explicite amor-amer de Tristan et Iseut ; lucidité et drôlerie s'associent quand la marraine chante « l'appétit vient en mangeant, la mort vient en vivant ». L'humour d'Anne Quesemand, son sens du détail pittoresque, de l'actualisation facétieuse, rendent

très présents des personnages qui ne perdent pourtant pas une once de leur merveilleux, malgré baskets et verre de bière.

Artifices simples et efficaces

Si le conte se laisse déguster à la petite cuillère, c'est que Philippe Morand a réussi une mise en scène astucieuse, riche mais sans fioritures. Deux comédiens, pas de gros effets spéciaux, seules les ressources éternelles de la scène créent la féerie. Heidi Kipfer assume en fait tous les rôles : narratrice, elle passe sans transition et avec beaucoup de sobriété dans la peau des différents personnages. Avec son frac et son haut-de-forme, elle est un docteur aux allures de magicien bonimenteur, une Mort ténébreuse, mais aguicheuse et sympa. La voix chevrotante, voûtée lorsqu'elle est un Dieu pas très catholique (venu proposer son parrainage, ce « veuf inconsolé » est jugé trop injuste envers les Hommes par le père), elle reste assise jambes croisées mais se redresse et illumine son visage du sourire du Joker de Batman pour devenir un Diable truculent. Son docteur Amor vieillit avec un peu de poudre blanche sur les joues, à laquelle elle ajoute un manteau velu et une épaisse moustache du même blanc pour se muer en Mort impressionnante. Elle chevauche une branche d'arbre en forme de tête de cheval et c'est l'univers de Tim Burton qui se transpose sur scène. Elle exploite les ressources du théâtre d'objet, créant une chambre de malade en déposant un petit lit au milieu de la scène, ou menant son héros dans la mystérieuse cave de sa marraine... au fond d'un petit coffre cadenassé. La

lumière due à Liliane Tondellier permet de contourner l'impasse de la surabondance de décors et donne des intonations très perceptibles aux différents tableaux. Blanche, froide quand la Mort saisit l'assistance, elle devient chaude dans les moments de faste où l'on oublie la dérangeante marraine. Comment surpasser toutes les poudres magiques... avec une myriade d'étoiles en spots au plafond, ou une simple bougie dans le noir, symbole éloquent de la vie qui s'écoule. Enfin, la musique de Nikita Pfister obtient de manière plus nette encore le même type de contrastes, d'atmosphères. On jouit de la vie au son de l'accordéon, mais sur les cordes à plat de son étrange instrument appenzellois, le hackbrett, le musicien peut créer l'angoisse ou la sensation par un son de clavicécin, métallique voire grinçant ; ou à l'inverse charmer l'oreille d'un son cristallin s'il préfère le côté mou de sa baguette.

Le spectacle éblouit donc par deux paradoxes magistraux. Premièrement, il donne une leçon de



La mort-marraine © Marc Vanappelghem

rationalisme et d'objectivité par le biais d'un conte de fées avec chambre interdite et belle princesse (mais aux astrologues, aux cartes du roi, à Dieu et au Diable s'oppose une Mort très pragmatique qui apprend les sciences exactes à son filleul). Ensuite, il nous enseigne à tous comment profiter de la vie en tournant au positif le thème amer de la vanitas, cela sans esquiver le mot de « mort », en l'ayant même constamment à la bouche. Quand la Mort en costard caresse la joue des enfants du premier rang, l'adulte derrière eux frémit, mais le gosse lui a bien compris qu'il pourra avoir confiance en celle qui est « la plus amère mais la plus indéniable des justices ».

Julien Lambert

Jusqu'au 19 février, me 15h, sa d'17h, Loc. 022 735 79 24. 56 rue de l'Épave, Genève